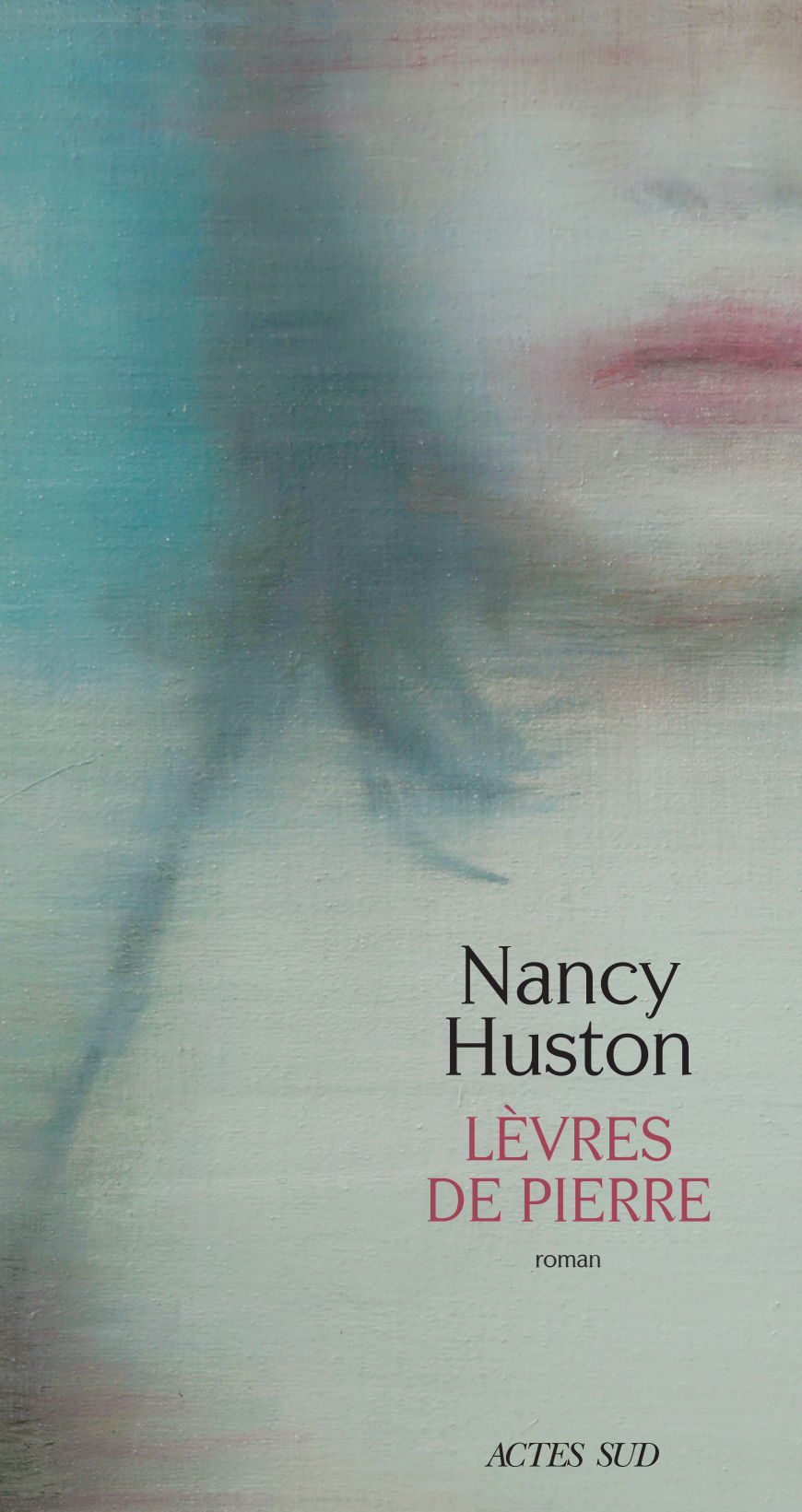


Nancy Huston

LÈVRES DE PIERRE

roman

ACTES SUD

Illustration de couverture : © Guy Oberson

© Nancy Huston, 2018

© ACTES SUD, 2018
pour l'édition française
ISBN 978-2-330-10869-4

© LEMÉAC ÉDITEUR, 2018
pour la publication en langue française au Canada

Canada

Leméac Éditeur remercie le gouvernement du Canada
et le Conseil des arts du Canada
du soutien accordé à son programme de publication.

ISBN 978-2-7609-1312-7

NANCY HUSTON

Lèvres de pierre

Nouvelles classes de littérature

ACTES SUD

pour Eva
et Pierre

On devrait davantage observer les minéraux, les cailloux, la lave pétrifiée, les fossiles, la roche – ils nous disent ce que nous sommes. C'est dans cette minéralité qu'on se retranche lorsque l'amour vous est retiré.

Anne Dufourmantelle

Ce qu'il avait retenu de nous, Nessim, c'est qu'il fallait être en guerre contre le plus intime de soi.

Olivier Rolin

LE GRAND ÉCART

Le Cambodge, je n'y étais allée qu'une fois, début 2008. J'y avais tenu un journal…

"*13 janvier, villa Loti, Siem Reap, 5 h 30*, assise devant notre bungalow dans les ténèbres moites et chaudes, pulsations de musique – tambours, un homme qui chante –, cris de coqs, le climatiseur qui bourdonne, quelques moustiques, l'immobilité de l'air…"

En général, quand je pars à la découverte d'un pays très étranger, je me fais accompagner par ses romanciers. Or (pour des raisons qu'à l'époque je ne comprenais pas encore), il n'y a pas de roman cambodgien.

Bien que voyageant en couple, j'ai vécu ce périple dans un drôle de silence et une drôle de solitude. J'étais aux aguets, hyper-attentive aux traces du génocide khmer rouge. Dès le deuxième jour, entrant dans une librairie d'occasion dans la vieille ville de Siem Reap, j'ai acheté le livre du photographe irlandais Nic Dunlop *The Lost Executioner* (Le Bourreau perdu) et me suis mise à le lire de façon obsessionnelle. Le lendemain, j'ai fait des photos d'un groupe de musiciens jouant assis par terre dans une ruelle étroite. Alignées tout près, côte à côte, leurs jambes

de bois attendaient qu'ils viennent les reprendre à la fin du concert. Tous ces hommes avaient été blessés par des mines antipersonnel, tous avaient dû être amputés… à l'exception du joueur de vièle, dont l'archet dirigeait l'ensemble, qui, lui, était aveugle. À Angkor, la jeune femme en uniforme qui vérifiait nos billets à l'entrée des temples nous a remis des flyers pour un concert d'orchestre de mutilés dont les bénéfices iraient aux "enfants du génocide".

Jour après jour, mon mari s'étonnait : "Comment un peuple aussi calme et souriant a-t-il pu perpétrer le pire autogénocide de l'histoire humaine ?" Moi aussi j'étais déroutée par la courtoisie et la douceur extrêmes des Khmers. Je ne savais pas encore que mines doucereuses et génocide pouvaient traduire un même détachement, que le légendaire sourire des Khmers (tout comme le mien) était souvent un masque, servant non à projeter mais à protéger l'intimité de qui le porte.

Un jour, nous avons fait deux heures de brousse dans une jeep avec chauffeur : pistes de poussière rouge, villages misérables, cabanes sur pilotis aux toits de chaume, vaches efflanquées, buffles… Arrivés à Banteay Srei et à Beng Mealea, nous avons eu le sentiment d'être au bout du monde. Une existence dans les rizières comme voici cinq, dix, ou quinze siècles… sauf que les paysans contemporains étaient plus pauvres.

Au bout d'une semaine nous avons repris l'avion et, après une escale à Bangkok, avons atterri à Chiang Maï dans le Nord de la Thaïlande. Notre ami François Bizot nous y attendait, dans une maison qui était aussi le siège de l'École française d'Extrême-Orient. Je me rappelle cette maison spacieuse en bois sombre

et pisé blanc… Je me rappelle le long trottoir d'arrivée en courbe douce, lisse sous nos pieds nus, scandé de lampions… Je me rappelle, au-dessus de nos têtes, la lune en forme de bol, comme on ne la voit jamais en Europe. La terrasse de la maison surplombait la rivière Ping. Le soir après le repas, nous y passions de longues heures à discuter en sirotant du whisky. Nos discussions étaient ponctuées par de lointaines musiques tonitruantes et des éclats de rire en provenance d'une boîte de nuit sur l'autre rive de la Ping…

En 1971, Bizot – alors jeune ethnologue spécialiste du bouddhisme khmer – avait été retenu, détenu, attaché, enchaîné et interrogé, plusieurs mois durant, dans un camp de rééducation khmer rouge. Le directeur du camp, d'abord gardien de Bizot puis son libérateur, était Kang Kek Ieu *alias* Douch, nom qui plus tard deviendrait célèbre, synonyme de cruauté.

Mon mari et moi avions lu les livres de Bizot, *Le Portail* et *Le Saut du varan*. Nous appréciions sa pensée fine et désabusée sur le bien et le mal, et savions l'homme en dépression pérenne pour avoir compris ce qu'il avait en commun avec son bourreau, singulièrement la banale capacité humaine de dissocier fin et moyens. Juste avant notre arrivée, Bizot avait reçu un courrier le convoquant au tribunal de Phnom Penh : il devait déposer un premier témoignage auprès du juge en vue de la préparation du procès de Douch et des autres dirigeants khmers rouges. Un instant, nous avons songé à changer nos billets d'avion pour tenir compagnie à notre ami pendant cette épreuve, et j'ai été très contrariée quand cela s'est avéré impossible. Mais cette

irruption subite du passé dans le présent a conféré une autre couleur à nos discussions sur la terrasse. Peu à peu, à mesure que nous évoquions ensemble le régime de Pol Pot, ou le marxisme dogmatique que prônaient la plupart des intellectuels français dans les années soixante-dix, des bribes de mon propre passé se sont mises à clignoter dans mon esprit. Et ce n'est pas tout…

Un des derniers soirs sur la terrasse, Bizot nous fit un petit exposé sur la prostitution thaïlandaise contemporaine. Je pris des notes. Il y avait, nous expliqua-t-il, trois cas de figure.

1° Le Bordel. Rapports respectueux, pudiques et en général très doux. L'homme entre, choisit une femme parmi les six ou sept qu'on lui propose, tous sont gênés et détournent les yeux… Une jeune femme y travaille quelques mois, se fait un petit pécule, et, le plus souvent, retourne ensuite dans sa campagne épouser son amour de jeunesse. Il n'y a pas vraiment de tragédie.

2° Le Salon de massage. Les femmes sont protégées, la boîte gère tout (le temps, le tarif…). Si le client veut aller jusqu'aux rapports sexuels, il paie un supplément et c'est à la femme de décider si elle accepte ou non. Là non plus, ni humiliation ni violence ne sont au rendez-vous.

3° Le Bar. Paradoxalement, c'est le pire. La jeune femme se met à boire et à fumer, elle se couche à pas d'heure, les clients sont désordonnés, souvent pervers ou violents… Tout l'être de la jeune femme va s'engouffrer là-dedans. Cassée, elle ne pourra plus jamais revenir à sa vie d'avant.

Cet exposé m'a laissée sans voix. Je n'arrivais pas à comprendre qu'un individu aussi fin que Bizot,

aux analyses morales aussi nuancées (et par ailleurs père de deux filles), parvienne à se convaincre qu'une jeune vierge puisse sortir indemne de plusieurs centaines de copulations avec des inconnus. Me sont revenus alors, par flashs, des souvenirs d'un certain "salon de massage thaï" à Manhattan… Il se peut que le germe de ce livre ait été planté ce soir-là, dans la pénombre moite d'une terrasse au bord de la rivière Ping, dans le Nord de la Thaïlande, en janvier 2008.

Au long des années qui ont suivi ce voyage en Asie du Sud-Est, je ne savais que faire de mon sentiment presque absurde, et pourtant persistant, que le Cambodge me concernait. Par-delà les décennies et les continents, le "Kampuchea démocratique" des Khmers rouges insistait, me sollicitait, m'assurait que je n'étais pas étrangère à cette histoire, et m'exhortait à l'approcher par l'écriture. Mais par quel bout prendre un thème aussi désespérément "exotique" ? Qu'avais-je à dire, moi, Blanche et bobo, citoyenne de deux grandes puissances occidentales, au sujet de ce petit pays si violemment étranger à l'autre bout du monde ? Comment me l'approprier littérairement, sans me sentir en permanence dans l'imposture ?

Les années ont passé. Le procès des dirigeants khmers rouges a eu lieu en 2009, Bizot y a témoigné. En 2011 il a publié son puissant essai *Le Silence du bourreau*, et la même année j'ai vu – autre tentative pour comprendre sans complaisance la personnalité de Douch – le film du cinéaste et écrivain cambodgien Rithy Panh *Le Maître des forges de l'enfer*. Du coup, je suis remontée à d'autres œuvres de Rithy Panh, en particulier *Le papier ne peut pas envelopper*

la braise (2007), magnifiques film et livre consacrés aux jeunes prostituées de Phnom Penh. Enfin, l'été 2016, j'ai décidé de me jeter à l'eau.

Ayant choisi de ne pas retourner physiquement au Cambodge (car le pays s'était transformé du tout au tout dans les quatre décennies depuis la chute du régime khmer rouge, notamment en basculant dans l'âge numérique), je me suis mise non seulement à lire des livres et à visionner des films sur cette époque, mais aussi à m'imprégner de contes khmers et d'épopées indiennes, à allumer des bâtonnets d'encens, à faire du yoga, à écouter des chants bouddhiques et à scander des mantras… bref à déployer toutes les ruses de mon métier, qui consistent à travailler avec acharnement tout en essayant de me prendre au dépourvu.

Rien n'y faisait : les Cambodgiens individuels me demeuraient opaques. Or on ne peut forcer l'avènement d'un personnage : la relation doit "prendre", comme "prend" le feu. Si on procède par volontarisme on n'y croira pas soi-même et aucun lecteur n'y croira.

Après de longs mois de changements de cap formel (roman ? essai ? récit ?) et des glissements de terrain m'ayant amenée plusieurs fois au bord du renoncement – autant d'avatars de la résistance (car, je le sais bien, un blocage qui semble lié aux aspects formels du travail reflète presque toujours la peur de toucher à certaines matières intimes et inflammables qui pourraient vous exploser à la figure…) –, je repris pour la énième fois mon journal de 2008.

"*14 janvier.* Les sourires du roi Jayavarman à Bayon épousent les sillons des balustres de pierre,

sa tête est partout intégrée aux épaisses colonnes sombres, sur chacun de leurs côtés. Il nous regarde d'en haut en souriant, face et profil, Big Brother du XIIe siècle… Lèvres de pierre, lèvres de pierre, sourire radieux mais absent, bienveillant mais vide : omniprésent, de même, sur les statues du Bouddha et toutes les photos de Pol Pot…"

Soudain je frémis. Je venais de tomber sur le seul Cambodgien en qui j'arriverais peut-être à me projeter. Idée folle et pourtant la seule possible. Non pas Pol Pot chef d'État, mais l'enfant, l'adolescent et le jeune homme, qui s'appelait encore Saloth Sâr.

Il se trouve que j'ai moi aussi un pseudonyme : Dorrit. Seulement, à l'inverse du dictateur cambodgien, je ne l'utilise que dans mes textes autobiographiques*. Il n'était pas impossible que, malgré leurs dissemblances flagrantes, nos trajectoires s'éclairent l'une l'autre.

Des points d'accroche romanesques entre Saloth Sâr et Dorrit se mirent à affleurer.

• Dans la petite enfance : cauchemars, sentiment d'exclusion voire d'ostracisme, intense plaisir de l'obéissance et du prévisible.

• Déménagements nombreux, changements fréquents de cadre de vie et même de langue.

• Grande insécurité pendant les premières années de scolarisation. Sâr se réfugie dans l'échec scolaire et Dorrit dans la réussite, mais l'un et l'autre se sentent seuls.

* Cf. *Bad Girl. Classes de littérature*, Actes Sud, 2014.

• Angoissés mais jolis, ils apprennent à sourire en toutes circonstances : ils seront séducteurs, séduisants, séduits. Arrivés à l'adolescence, ils s'initieront en même temps à l'érotisme et à la politique. (Seul épisode du livre inventé de toutes pièces : je me suis imaginé que Sâr, comme Dorrit, avait vécu une grande histoire d'amour avec un de ses professeurs.)

• Un peu plus tard, leur jeune corps est instrumentalisé pour le plaisir des adultes du sexe opposé. Paumés en dedans, ils continuent de sourire au-dehors.

• Au cours d'une tournée théâtrale, l'un et l'autre vivent une expérience décisive, une secousse violente qui les transforme sans retour.

• Quelques années plus tard, on leur attribue une bourse pour poursuivre leurs études en France. À Paris, ils habitent le même quartier (pas loin du Panthéon), fréquentent les mêmes cafés et se défoulent dans les mêmes boîtes de jazz.

• C'est aussi au Quartier latin qu'ils découvrent le marxisme, alors prôné de façon dogmatique par la majeure partie de l'intelligentsia française. Pour l'un comme pour l'autre, ces certitudes politiques viennent à point nommé colmater les béances de leur être. Ils assistent à des meetings dans les mêmes salles, manifestent sur les mêmes boulevards, scandent parfois les mêmes slogans et chantent les mêmes chansons.

• Adeptes des flâneries le long de la Seine, ils font chez les bouquinistes des découvertes marquantes.

• Après quelques années à Paris, ils se jettent à corps perdu dans la défense d'une cause : pour Saloth Sâr, la libération du Cambodge et, pour Dorrit, celle des femmes. Cette passion militante confère

à leur existence un sens nouveau, roboratif : c'est sous son inspiration qu'ils écrivent et publient leurs premiers textes.

• Enivrés par l'espoir d'une révolution, ils sont désormais non seulement souriants mais prêts à tout.

Pol Pot a sévi pendant les années soixante-dix, au cours de la période de la vie de Dorrit que j'ai baptisée il y a longtemps "entre vierge et épouse". Période nouvelle dans la vie des femmes (car en principe elles étaient vierges, n'est-ce pas, de la naissance jusqu'au soir de leurs noces), mais qui, pour Dorrit, a duré presque exactement une décennie, de ses quinze à ses vingt-cinq ans. Petit à petit, leurs histoires vont se télescoper : quand, en 1977, Dorrit commence à entendre parler des massacres commis par les Khmers rouges, elle sera pour. Début 1979, le règne de "l'homme nuit" et l'histoire de "la *mad girl*" se terminent abruptement : pour Dorrit par le mariage et pour Pol Pot par la défaite militaire.

Deux monstres, en somme. Deux enfants dévorés d'abord par la peur puis par la rage. Deux bouches sur lesquelles flotte en permanence un sourire trompeur. Quatre lèvres de pierre.

Mais, pour nombreuses et réelles qu'elles soient, les ressemblances psychologiques entre les deux protagonistes sont à peu près annulées par le fossé (historique, culturel, religieux, politique) qui sépare leurs univers d'origine.

Petit personnage révolutionnaire de salon comme la France de ces années-là en fabriqua tant, Dorrit est d'un nombrilisme typiquement occidental. Son histoire suivra une trajectoire romantique et

romanesque… et le dénouement, s'il peut paraître "dramatique" à l'aune des vies ordinaires, est dérisoire à celle du monde.

Ressortissant d'un pays écrasé par des forces historiques qui le dépassent (colonialisme, guerre froide, guerre du Viêtnam, révolution chinoise), Saloth Sâr transformera son marxisme en actes et fera déferler sur le Cambodge une horreur sans nom. Le régime qu'il mettra en place fera plus d'un million de victimes : des non-personnages.

Disparates, nos humanités. Plusieurs humanités sur la planète Terre. Les pages qui suivent cherchent à faire sentir ce grand écart. Dans l'espoir, peut-être, de le rétrécir.

Pour mieux me glisser à l'intérieur du dictateur cambodgien, comprendre dans ses moments vulnérables, formateurs et déformateurs, cet homme qui m'est profondément étranger, j'ai choisi de le tutoyer. *A contrario*, pour parler de la jeune Canadienne déracinée qui ne m'est que trop familière, j'ai opté pour la précieuse distance littéraire qu'apporte la troisième personne.

I

HOMME NUIT